

Bulletin météorologique.

Washington, 5 mai - Indica-tion pour la Louisiane - Temps généralement beau, plus froid dans la partie nord; vent du nord.

A la Maison Blanche. Une parole significative.

Washington, 5 mai - Le président a reçu aujourd'hui de nombreux représentants et sénateurs. Le premier arrivé a été le sénateur Burrows, du Michigan, qui lui a présenté plusieurs amis. Le sénateur Burrows a dit, en partant: 'Tout va bien; ce qu'il nous faut maintenant, c'est Porto Rico. Nous le verrons l'avoir demain.'

Sera-ce sitôt que cela, sénateur? - Oui, probablement dans un jour ou deux.

On s'attend, d'un moment à l'autre, à la saisie de Porto Rico.

Le sénateur a laissé entendre qu'il était à peu près à ce que lui avait dit le Président.

Les sénateurs Frye et Hale, du Maine, l'un, membre du comité des relations étrangères; l'autre, président du comité des affaires navales; les sénateurs Allison et Geyer, de l'Iowa, le premier, président du comité des allocations; le sénateur Platt, de New York; le représentant Curtis, du Kansas; le représentant Wadsworth, de New York, se trouvaient parmi les visiteurs.

Mouvements de Troupes.

Prescott, Arizona, 5 mai - Le chemin de fer de Santa Fe a pris à Prescott 200 volontaires, qui avaient ordre de se rendre à San Antonio, Texas.

Cleveland, O., 5 mai - Les compagnies A, B, C de cavalerie, du 1er régiment de l'Ohio, lieutenant-colonel Wm Day, sont parties pour Columbia par la ligne de Big Four. La fameuse bande de Souza marchait en tête et a conduit les troupes jusqu'à la station. La foule a acclamé les troupes sur la route.

La Chambre de Commerce a fait présent aux troupes de cavalerie d'un superbe étendard.

Parmi les officiers de ce corps se trouve Webb C. Hayes, fils de l'ancien président. Il a été nommé major.

La famine à l'île de Navassa.

Washington, 5 mai - En conséquence des opérations de guerre dans les eaux voisines les habitants de l'île de Navassa, une petite île de la mer des Caraïbes située au large de la côte ouest de Haïti, sont menacés de la famine.

Des rapports sur la détresse des habitants sont arrivés à Washington, et le sénateur Gorman, du Maryland, a appelé aujourd'hui l'attention du président sur cet état de choses et sur la nécessité d'envoyer des secours. Comme elle est à proximité de Cuba, de Porto-Rico et des autres îles de ces parages, et comme des navires de guerre espagnols peuvent intercepter et attaquer les navires marchands, le trafic avec l'île de Navassa est suspendu.

On dit qu'il y a environ soixante-dix américains, la plupart du Maryland, dans cette île. Le sénateur Gorman a demandé des mesures immédiates.

Le président a promis de prendre sans tarder la question en considération et de déterminer ce qui peut être fait.

Il a été suggéré qu'un navire marchand soit envoyé aux habitants dans la détresse sous l'escorte d'un navire de guerre, pour porter des provisions et ramener ceux qui désirent partir.

La destination de la flotte de l'amiral Sampson.

Washington, 5 mai - Aucune confirmation des divers rapports sur les mouvements de la flotte de l'amiral Sampson ne peut être obtenue. Des personnes qui, par leur position officielle, possèdent, suppose-t-on, la confiance du gouvernement, sont citées comme ayant déclaré que l'amiral allait s'emparer de Porto-Rico, et il paraît que cette déclaration a été faite après une conférence avec l'exécutif.

D'un autre côté, on affirme presque aussi positivement que la flotte est partie à la rencontre de l'Oregon pour la conduire en sécurité au nord.

Enfin, d'après une troisième rumeur, l'amiral est parti pour s'emparer de Matanzas, qui serait employé comme base d'opérations.

Les fonctionnaires refusent absolument de dévoiler le plan du bureau de stratégie, pour ne pas aider l'ennemi. Conséquemment, ces théories contradictoires sur les plans de la flotte ne peuvent être considérées qu'au point de vue des probabilités d'après les méthodes modernes de guerre.

Ainsi, bombarder Matanzas sans être en mesure de débarquer des forces suffisantes pour s'emparer de la ville et la tenir semble une très mauvaise stratégie, et le fait que l'escadre de Sampson n'est accompagnée d'aucun transport portant des troupes paraît répondre par la négative à l'idée qu'il est parti pour s'emparer de Matanzas ou de Porto-Rico.

Pour tenter de s'emparer de cette dernière île de nombreuses troupes de débarquement seraient nécessaires, à cause du nombre de soldats espagnols qui s'y trouvent. Et on suppose, en outre, que le capitaine Sampson aurait de la répugnance à courir le risque d'avoir un ou plusieurs de ses meilleurs navires complètement avariés par des forts attaques sans nécessité, ce qui laisserait sa flotte inférieure aux forces espagnoles.

Une mesure significative est l'addition du croiseur New Orleans à l'escadre du commodore Schley à Hampton Roads, en remplacement du Columbia.

Cette mesure semble indiquer un changement complet dans le caractère de l'escadre, qui, au lieu de rester une escadre volante au sens ordinaire du mot, devient une flotte de combat.

Sans être aussi rapide qu'au début l'escadre du commodore Schley est maintenant en mesure de lutter à forces égales, au moins, avec la formidable flotte de croiseurs cuirassés espagnols partie des îles du Cap Vert pour une destination inconnue.

En présence de cette décision du département de la marine, et si l'escadre de Schley est renforcée de quelques torpilleurs, on peut croire qu'il est sur le point de partir à la rencontre de l'escadre espagnole.

Arrivée du "Germanic" à Queens-town.

Queenstown, 5 mai - Le paquebot Germanic, de la ligne White Star, parti de New York le 27 avril pour Liverpool, est arrivé aujourd'hui à Queenstown. Il n'a rencontré aucun navire de guerre.

Bibliothèque "dernier cri".

La nouvelle bibliothèque de Washington, qui a ouvert ces jours-ci ses portes au public, n'a pas coté moins de quarante millions et est aménagée avec le plus parfait confort.

Le public n'y voit pas d'employés et est servi en quelques secondes. Quand l'indication du volume demandé a été trouvé au catalogue, le bulletin est placé dans un étui et envoyé, au moyen d'un fil électrique, à des employés à la recherche; au moyen d'un

tait pen!

Elle leva sur lui un regard suppliant.

-Oui, répétait-il en haussant la voix, cela vous importait peu et vous l'avez bien prouvé. Mais vous n'êtes pas une créature intelligente. Qu'espérez-vous donc?... A quel but inavouable allez-vous?... Elle garda le silence.

-Parlez donc, fit-il avec violence... Ayez au moins de la franchise, des aveux... -Pourquoi me torturer, balbutia-t-elle en pleurant. Tout ce que je puis vous dire je vous l'ai dit... J'aveu de ma faute impardonnable, sans excuse, je vous l'ai fait. Et je n'ai plus qu'à vous en demander humblement pardon... avant de quitter cette maison où je sais bien que je ne peux pas, que je ne dois pas rester une heure de plus.

-Au moins, murmura-t-il, vous vous rendez justice... Mais elle continuait, dans un grand élan de douleur et de tendresse:

-Et quand je serai partie, quand je subirai ma vie, telle que j'ai en la folie de la faire, je vous le jure, il n'y aura jamais dans mon cœur que de la reconnaissance, de la vénération, pour ceux qui ont été si bons pour moi... que j'ai tant aimés... dont le souvenir restera toujours dans le fond... dans le meilleur de mon âme.

-Et après un silence:

-Par conséquent, je ne ferai rien pour vous entraver dans cette nouvelle existence. Bien

Et, sans attendre la réponse

de Marcelle:

-Vous partirez aujourd'hui.

-Mon départ peut avoir lieu sur l'heure... je suis prête.

-Et bien, soit, sur l'heure... Entendez-vous avec Dominique.

D'un geste plus prompt que la pensée, elle était tombée aux genoux de M. de Croixmaure.

-Ce n'est pas mon pardon que je sollicite... c'est un mot de compassion... d'encouragement... qui m'empêche de partir désespérée.

Il eut ses yeux humides:

-Ce n'est pas de la colère que j'éprouve en ce moment, Marcelle... c'est de la peine et de la pitié... Vous vous êtes engagée dans une voie mauvaise... On dirait que vous avez le désir d'en sortir... Ayez-en le courage... Le chagrin de ceux qui vous ont aimée en sera adouci... D'un geste de sa main valide, il lui fit signe qu'elle devait se retirer.

-Me permettez-vous, supplia-t-elle, de dire un dernier adieu... A Lucienne?... s'écria-t-il avec un involontaire éclat de voix...

Et secouant la tête:

-Non!

L'instant d'après, une voiture de place s'arrêta devant la grille du petit hôtel de la rue de la Pompe.

On y chargeait les bagages de Marcelle Thibaudier... et c'est Dominique qui, tout bouleversé,



RECRUES FAISANT L'EXERCICE.

Les visiteurs au chantier de marine de Brooklyn sont nombreux tous les jours. Ce qui les intéresse le plus vivement, ce sont les exercices auxquels se livrent les recrues au maniement du fusil et des canons.

autre fil, le volume est expédié au lecteur.

Une salle a été réservée aux aveugles qui y trouvent plusieurs ouvrages à caractères en relief.

POUR RIRE

On ne lira pas sans un sourire aux lèvres les lignes suivantes que nous extrayons d'une feuille parissienne. Que n'écrivent pas certains journaux pour amuser leurs lecteurs!

Les journaux mondains d'Amérique nous apprennent qu'il est de mode, depuis peu, aux Etats-Unis, de payer en argent les demoiselles d'honneur qui accompagnent, suivant la coutume, les jeunes mariées à l'autel. La fonction de demoiselle d'honneur est ainsi devenue là-bas, paraît-il, une simple profession.

A un récent mariage, qui a eu lieu à New-York, il y avait une quinzaine de demoiselles d'honneur, toutes payées. Outre leurs toilettes, offertes par le père de la mariée, elles avaient reçu, pour figurer dans le cortège à l'église, 30 dollars, soit 150 francs, chacune.

Plusieurs jeunes misses font profession de demoiselles d'honneur et, se faisant payer jusqu'à 100 dollars, ne prennent part qu'aux très grands mariages. L'une d'elles, très recherchée à cause de sa beauté, a tenu cet emploi dans plus de deux cents cérémonies, et l'on assure qu'elle a gagné, en peu de temps, près de 120,000 francs, sans compter les cadeaux!

Une offre généreuse

Nous signalons à l'attention de nos lecteurs l'annonce de Mariani & Cie, où il est dit que toute personne en faisant la demande, mentionnant l'Abelle, recevra gratuitement un livre renfermant des portraits de personnages distingués. Voir l'annonce dans le numéro de ce jour, pour l'adresse.

-Dis, papa, c'est-y-vrai que nous avons été faits avec de la poussière?

-Oui.

-Et les nègres?

-Les nègres aussi.

-Mais alors, dis, avec de la poussière de charbon?



Général GALLIENI.

UN SOLDAT.

Nous lisons dans le "Gaulois", sous la signature de M. P. K. Ghousi:

Le dernier courrier de Madagascar m'apporte, avec quelques lettres, des photographies pittoresques dont la plus étonnante reste devant mes yeux. Elle représente, sous un ciel brumeux du matin, la place du gouvernement général à Tananarive, militairement occupée par l'infanterie de marine, les tirailleurs malgaches et la milice indigène. Derrière le cordon des troupes, une foule accourue, dans la capitale, de tous les districts de l'Emyrne pour le grand marché de mars, écoute, immobile et recueillie, ou ne sait d'abord quelle Voix souveraine, dont l'autorité, révélée déjà par les moindres attitudes de l'auditoire, s'affirme encore jusque dans la contenance grave des petits marsouins français.

Au centre du carré, trois hommes à genoux s'humilient dans la poussière, devant l'état-major, les hauts fonctionnaires, les notables, les femmes mêmes de la colonie nationale. Un officier à mâle tournure, sans gestes de théâtre, sans nul souci d'effet tribunaire, harangue la multitude muette.

Les trois Malgaches agenouillés sont Rabozaka et ses lieutenants,

les trois derniers chefs rebelles de la grande île, qui demandent pardon et merci; la voix qui plane sur la foule leur fait grâce de la vie et les exile à la Réunion; l'officier qui parle, au nom de la France lointaine, si présente, pourtant, sur cette place du Zoma, est le général Gallieni.

Il y a cinq ou six ans, le colonel Gallieni remplissait à Major les fonctions de chef d'état-major de l'infanterie de marine; il y complétait, en parachevant les convalescences longues de ses fièvres coloniales, des ouvrages de lettres, des relations d'explorateur, des plans de pacification plus encore que de conquête; ses courts loisirs, tout occupés de ressouvenir d'outrage, étaient trop rares au gré de ses commensaux, charmés de sa simplicité paisible, de son effable camaraderie.

Svelte, élégant d'allures et de tenue, blond comme un Celte et calme comme un marin du Nord, ce cadet de Gascogne était tout à tour pensif sans distraction et enjoué sans vulgarité. Il racontait sa pensée et son cœur avec un choix heureux d'expressions justes, une sobriété d'images où son âme pyrénéenne apparaissait parfaite, pyramiquement saine, conforme à l'histoire, qui laisse une sorte de grâce éternelle se survivre dans les esprits guerriers de tous les âges, de tous les pays.

Très jeune, il avait pour la jeunesse une prédilection à la fois ravie et sardonique; en notre petit coin de la rue du Cardinal-Lemoine, dans la singulière retraite des initiés de "Père Choclate" où des toilettes nuancées d'Amant-Jean voisinaient avec des articles de Maurice Barrès, encadrés d'or et de veris, il venait, parmi nous, s'asseoir tout souriant, sa présence - sa présidence, eût-on dit volontiers dans un mess plus militaire - avait une sorte d'attrait exotique, fait un peu de ce fatalisme d'Orient qui mûrit si précocement les âmes, et de cette indulgence des grands voyageurs qui, ayant étudié toutes les races, n'ont rencontré partout que l'homme, éternellement semblable à lui-même.

Nous l'aimions comme un frère et nous l'admirions d'être si simplement un héros. Et c'est bien un héros, en effet, ce fils de soldat, ce chef d'une bravoure si éternelle, ce conquérant, modeste jusqu'à presque l'indifférence de sa propre gloire, qui s'est battu, au Soudan,

durant des semaines, des mois, des années, et dont chaque exploit nouveau agrandissait, sous le ciel inclement de l'Afrique ou du Tonkin, le patrimoine de la France, le domaine de la civilisation.

Peu à peu, par des amis, par des compagnons d'armes - jamais par lui - par des admirateurs passionnés, dont les éloges froissaient sa conception austère du devoir, nous avons connu les détails de ses épopées et de ses victoires - comment, par exemple, chez les Bambaras, traqué par des milliers d'adversaires, il ramena jusqu'aux postes alliés sa petite colonne de braves, à travers les forêts, les solitudes, les embûches, où le jour n'était qu'un long et meurtrier combat, où la nuit, dans la brousse profonde, protégeait sous les étoiles le cheminement douloureux et fier de sa poignée de combattants, éblouies et simples comme lui.

Vraiment, il est triste de songer que, si je pouvais raconter ici la vie militaire du général Gallieni, beaucoup trop de ses compatriotes, fort informés néanmoins du dernier discours d'un politicien, du scandale récent des boulevardiers, apprendraient des faits d'armes qu'un pays, plus que le nôtre soucieux de sa gloire ou tout uniment un peu mieux épris de justice, eût vulgarisés jusque dans les écoles de son territoire. En Sénégambie, sur le Niger, à Bafoulabé, à Bamako, comme à Dio, à Siguiri et à Djiana, le nom de Gallieni est imprégné dans la mémoire des populations soumise, non pas seulement par les récits de ses triomphes militaires, mais surtout par les fondations humanitaires, par l'organisation éclairée qui ont rendu ses conquêtes durables et fécondes à jamais pour nos campagnes oubliées. Cet énergique, ce valeureux soldat est, en effet, doublé d'un administrateur pratique, d'un colonisateur comme la France devrait, hélas! en souhaiter beaucoup.

En ses écoles d'otages, en Afrique, où les futurs roitelets noirs désapprennent ainsi les traîtrises de la haine et préparent les stries alléguées du lendemain, l'éducation vigoureuse des milices tonkinoises, la fermeté de notre nouvelle politique à Madagascar ont fait du général Gallieni un homme d'Etat. C'est la France qui, par sa victoire, a permis au général Gallieni de ne jamais traiter en pays conquis les territoires qu'il occupait. Latin de tradition gallo-romaine, préoccupé d'idéaliser la raison brutale des armes, il a respecté toutes les religions, protégé l'esprit particulariste des peuples, fiers quelquefois, souvent grands, malheureux toujours, auxquels il apportait une civilisation pacifique et l'apaisement des dissensions stériles ou des misérables rivalités.

Lorsque Soyobou, fils insurgé de Mahamadou Lamine, fut capturé par le lieutenant Reichenberg, le colonel Gallieni, prenant en pitié sa jeunesse, - il n'avait pas dix-huit ans, - et admirant sans doute le courage de l'adolescent devant la mort, prescrivit généralement qu'il mourrait en soldat, au lieu d'être décapité suivant la coutume des indigènes.

-Je te remercie de me tuer avec tes fusils, dit simplement le prince fanatique, et de ne pas me rendre indigne du séjour d'Allah! Et ce chevaleresque échange de courtoisies, digne des princesses sodes, pacifia mieux tous les pays de Kayes que vingt assauts prestigieux.

C'est parce que l'heure présente semble vouée aux pites tristesses que j'ai voulu rappeler ici le souvenir - actualité - d'allures, par les rassurantes nouvelles de la bas, - de l'un de nos plus brillants officiers.

Si nos esprits, tourmentés d'indéfinissables appréhensions, inquiets même de l'avenir, ont besoin d'être défendus contre les dé-

faillances du doute, il m'a semblé que les hommes d'action tels que le général Gallieni, assagis encore par des années de guerre active et par leur isolement de nos agitations ou de nos désordres, devaient avoir de nous une opinion plus exempte de partialité que la nôtre.

Je lui avais longuement écrit nos troubles et nos déchéances; or, voici que je reçois de lui une souriante, une très confiante réponse. De même que son épée n'obéit toujours qu'à son devoir, son cœur ne songe par dessus tout qu'à la France.

"Je vous dirai, m'avouez-t-il, - au risque de passer pour un indifférent, - que nous nous sommes attelés à notre besogne avec un tel entrain et nous avons tellement besoin de tous nos moyens pour surmonter les nombreux obstacles et les multiples difficultés rencontrés sur notre route que nous n'avons guère le temps de penser à autre chose. Nous sommes des égoïstes, me direz-vous?... Peut-être; mais nous nous figurons tous, depuis le général jusqu'au simple trouper, que nous travaillons pour notre pays et que nous faisons œuvre utile. C'est là notre excuse."

Ce loyal langage n'est-il pas fait pour rassurer nos âmes inquiètes! Celui qui nous donne cette haute leçon d'espoir et de confiance, étranger à toute ambition, à toute politique de parti, n'envisage que notre grandeur: c'est un Français; il ne veut que servir son pays: c'est un soldat.

faillances du doute, il m'a semblé que les hommes d'action tels que le général Gallieni, assagis encore par des années de guerre active et par leur isolement de nos agitations ou de nos désordres, devaient avoir de nous une opinion plus exempte de partialité que la nôtre.

Je lui avais longuement écrit nos troubles et nos déchéances; or, voici que je reçois de lui une souriante, une très confiante réponse. De même que son épée n'obéit toujours qu'à son devoir, son cœur ne songe par dessus tout qu'à la France.

"Je vous dirai, m'avouez-t-il, - au risque de passer pour un indifférent, - que nous nous sommes attelés à notre besogne avec un tel entrain et nous avons tellement besoin de tous nos moyens pour surmonter les nombreux obstacles et les multiples difficultés rencontrés sur notre route que nous n'avons guère le temps de penser à autre chose. Nous sommes des égoïstes, me direz-vous?... Peut-être; mais nous nous figurons tous, depuis le général jusqu'au simple trouper, que nous travaillons pour notre pays et que nous faisons œuvre utile. C'est là notre excuse."

Ce loyal langage n'est-il pas fait pour rassurer nos âmes inquiètes! Celui qui nous donne cette haute leçon d'espoir et de confiance, étranger à toute ambition, à toute politique de parti, n'envisage que notre grandeur: c'est un Français; il ne veut que servir son pays: c'est un soldat.

Souscription patriotique.

Nlle-Orléans, Leu, 18 avril 1898.

Nous, soussignés, citoyens de la Nouvelle-Orléans, sousscrivons la somme de... en regard de nos noms, à un fonds devant servir à l'achat d'une cloche en argent qui sera offerte au navire de guerre américain "New-Orléans", à son arrivée dans notre port.

J. S. WATTERS, Ex-Capitaine 1. N. B. L. S. N. Guard, président du comité des souscriptions.

ROBERT STEEL, Chaplain du Seaman's Bethel trésorier

Sommes reçues: de on sou à un dollar.

L'ABELLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12... Un an | \$6... 6 mois | \$3... 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15... Un an | \$7... 6 mois | \$3... 3 m

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: \$3... Un an | \$1... 6 mois | \$1... 4 m

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger: \$4... Un an | \$2... 6 mois | \$1... 4 m

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner ont à adresser aux instructions.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

se hâta d'ajouter:

-Où allez-vous, maintenant?

Elle lui indiqua un modeste hôtel dans le centre de Paris.

-Pendant quelques jours je logerai là... tant que je n'aurai pas trouvé ce que je cherche...

-Un emploi... pauvre demoiselle...

-Oui.

-Au moins, vous avez de l'argent?

-Rassurez-vous, fit-elle en souriant, je suis riche... J'ai touché tout dernièrement le semestre de ma rente... Il me reste plusieurs centaines de francs.

-C'est que vous allez tant avoir à dépenser...

-Voilà justement pourquoi il faut vite que j'en gagne...

-Allons, fit-elle en lui tendant la main... nous deux au moins, nous pouvons nous dire adieu...

-Pas adieu, non... au revoir...

-Eh bien! au revoir, mon bon Dominique...

-Que la bénédiction de Dieu vous accompagne, mademoiselle Marcelle...

A continuer.

Winflow's Soothing Syrup. Has been used for over a CENTURY by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. IT SOOTHES the GUMS, SOFTENS the GUMS, ALLAYS the PAIN, CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHEA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for Mrs. Winflow's Soothing Syrup, and take no other kind. It really costs a cent a bottle.

vieillard malade, tant de souvenirs d'autrefois...

-Indigne surtout par l'abominable science d'hypocrisie et de mensonge que vous avez dévoilée...

...Car enfin, ajoutait-il, presque malgré lui, - car enfin il y a aussi un autre coupable... le plus coupable de tous...

Elle fit de la tête un geste de dénégation.

-Allons donc! Si vous êtes une malheureuse, lui, c'est un misérable... Un misérable, ajouta-t-il soudainement, qui est aussi un lâche... Car il vous abandonne aujourd'hui...

-Je ne l'accuse pas.

-Moi je le juge. De quelle boue est-il donc pétri pour n'avoir pas même songé à réparer la faute où il vous avez entraînée?

-Il ne peut pas.

-Pourquoi?

-Il n'est pas libre.

-Mâris!

-Oui.

-Et vous le saviez?

-Je le savais.

Le général de Croixmaure, d'un geste de colère et de réprobation.

-Vous le saviez... et rien ne vous a épouvanté?... Je ne parle pas de la douleur morale, immense, que vous préparez à ceux chez qui vous avez trouvé la maison paternelle, la famille, tout ce dont vous êtes dépourvu. Cela paraît-il, vous impor-

tait peu!

Elle leva sur lui un regard suppliant.

-Oui, répétait-il en haussant la voix, cela vous importait peu et vous l'avez bien prouvé. Mais vous n'êtes pas une créature intelligente. Qu'espérez-vous donc?... A quel but inavouable allez-vous?... Elle garda le silence.

-Parlez donc, fit-il avec violence... Ayez au moins de la franchise, des aveux... -Pourquoi me torturer, balbutia-t-elle en pleurant. Tout ce que je puis vous dire je vous l'ai dit... J'aveu de ma faute impardonnable, sans excuse, je vous l'ai fait. Et je n'ai plus qu'à vous en demander humblement pardon... avant de quitter cette maison où je sais bien que je ne peux pas, que je ne dois pas rester une heure de plus.

-Au moins, murmura-t-il, vous vous rendez justice... Mais elle continuait, dans un grand élan de douleur et de tendresse:

-Et quand je serai partie, quand je subirai ma vie, telle que j'ai en la folie de la faire, je vous le jure, il n'y aura jamais dans mon cœur que de la reconnaissance, de la vénération, pour ceux qui ont été si bons pour moi... que j'ai tant aimés... dont le souvenir restera toujours dans le fond... dans le meilleur de mon âme.

-Et après un silence:

-Par conséquent, je ne ferai rien pour vous entraver dans cette nouvelle existence. Bien

Et, sans attendre la réponse

de Marcelle:

-Vous partirez aujourd'hui.

-Mon départ peut avoir lieu sur l'heure... je suis prête.

-Et bien, soit, sur l'heure... Entendez-vous avec Dominique.

D'un geste plus prompt que la pensée, elle était tombée aux genoux de M. de Croixmaure.

-Ce n'est pas mon pardon que je sollicite... c